Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 23

Artikel: Les Vaudois à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207831

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

49me ANNÉE — N° 23. Samedi 10 juin 1911

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TALÈNES ET DEMOISELLES

Aux Plaines-du-Loup, sur Lausanne, le dimanche 4 juin, à la fin de l'après-midi. A l'ombre d'un cerisier sont assises quelques personnes de la campagne et du vignoble : M. et Mme Bordon, M. et Mme Cafornet, Mme Minzoud et sa nièce, Mlle Loyette. Un jeune citadin, Hector Mistifle, cousin des Bordon, s'approche du groupe.

Mistifle *(parlant aux Bordon).* — Eh bien, cousins, que dites-vous de notre meeting d'aviation ?

Bordon. — De quoi ?... Tâche-voir de parler français, si tu veux qu'on te comprenne.

Mistifle *(riant).* — Je vous demandais si vous étiez content de ce que vous avez vu ?

Bordon. — Du moment qu'on n'a rien déboursé, on n'a rien non plus à réclamer. Mais nos gouvernements trouvent tout de même que ça manque de banquettes.

Mme Bordon. — Et nos seigneurs et maîtres trouvent surtout qu'il fait soif, loin de la cantine...

Mme Cafornet. — Ne disons pas de mal de nos maris, madame Bordon : je ne sais si c'est un effet du soleil qui vous tombe d'aplomb dans la bouche, mais, à force d'avoir le nez en l'air, je suis aussi altérée qu'eux et je donnerais bien un franc pour une goutte de n'importe quoi...

Cafornet *(l'interrompant).* — En voilà encore un qui part !... Là, au-dessus du bois du Désert...

Mme Minzoud. — C'est un monoplan.

Mlle Loyette. — Non, tante, c'est un biplan.

Mistifle. — C'est vous qui avez raison, mademoiselle.

Mme Minzoud. — A quoi donc est-ce qu'on les reconnaît ?

Mistifle. — C'est bien simple, madame : un monoplan n'a qu'une paire d'ailes, comme les oiseaux ; tandis que les biplans avec leurs doubles ailes superposées peuvent être comparés aux coléoptères...

Bordon. — Aux co... quoi ?

Mistifle. — ... léoptères, mon cousin, co-léop-tè-res. Ainsi, les hannetons...

Bordon. — Les cancoires ?

Mistifle. — Parfaitement. Vous savez que ces bestioles ont une paire d'ailes cuirassées, les élytres, et, au-dessous, une autre paires d'ailes plus légères.

Cafornet. — A moi, les biplans me rappellent plutôt les talènes ; ça fronne comme ces pouettes bêtes et ça a l'air méchant comme elles.

Minzoud. — Oué, des talènes, si on veut. Et les monoplans ?

Cafornet. — Les monoplans, ça n'est-il pas comme de ces fines demoiselles qui volent par dessus les gots et les étangs ?

Mistifle. — Très juste, des libellules.

Bordon. — Des demoiselles, te dit-on.

Mme Minzoud. — Ç'en a tous les caprices, en tout cas.

Mlle Loyette. — C'est pour moi que vous dites ça, ma tante ?

Mme Minzoud. — Tu sais bien que non ; c'est seulement pour dire.

Bordon. — Regardez-voir, la talène ; elle redescend, elle va se poser... Bon, la voilà qui remonte... Non, elle en a assez... Trois petits sauts sur le pré... Arrêt, tout le monde descend !

Mlle Loyette. — L'aviateur monte en automobile ; on va le montrer au public, tout autour de la place.

Mme Bordon. — Vous me direz ce que vous voudrez, mais cette promenade des aviateurs, au milieu de la foule qui applaudit, me paraît de trop. N'est-ce pas assez, pour leur tourner la tête, qu'ils voient leur nom et leur portrait sur les journaux et sur les cartes postales ?

Mistifle. — N'oubliez pas, cousine, que c'est le public lui-même qui réclame ce défilé triomphal : il tient à voir le héros du jour, l'homme qui a risqué sa peau pour une invention merveilleuse, et qui, ce me semble, est aussi intéressant que tel souverain qu'on exhibe à ses sujets, les jours de grande fête.

Bordon. — Il y a du pour et du contre, dans ce que tu dis, cousin Hector.

Cafornet. — Pour faire ce métier d'oiseau, il faut tout de même n'avoir pas froid aux yeux.

Minzoud. — Oué, oué, c'est des gaillards d'attaque... Tenez, en revoilà un dans les airs !

Cafornet. — Sur une talène.

Minzoud. — Et celui-là sur une demoiselle.

Mlle Loyette. — Que c'est beau !

Mme Bordon. — Voyons, cousin Hector, toi qui sais tout, penses-tu que ça pourra être utile par la suite, ces engins-là ?

Mistifle. — J'en suis sûr. Songez, cousine, que l'aviation n'en est qu'à ses débuts. Qui aurait cru, il y a dix ans, qu'on volerait sur des appareils plus lourds que l'air, et que ces appareils, dirigeables comme des automobiles, passeraient par dessus les mers et les montagnes, franchiraient la Manche, le Léman dans toute sa longueur, le Simplon, iraient de Paris à Madrid, de Paris à Rome, comme vous les voyez aller des Plaines-du-Loup à la cathédrale de Lausanne !

Bordon. — Tu parles comme un livre.

Mistifle. — L'utilité des aéroplanes a sauté aux yeux des chefs des états-majors. Dans bien des pays, des écoles d'aviateurs militaires forment les éclaireurs des armées futures. Avec les perfectionnements inventés chaque année, chaque mois, chaque jour presque, biplans et monoplans vont voir leur usage se répandre aussi de plus en plus dans la vie civile. Qui sait s'ils ne remplaceront pas bientôt les chemins de fer de montagne, les ascenseurs des habitations, les échelles des maçons, des pompiers, des cueilleurs de pommes !

Bordon. — Kaisè-tè, fou !

Mistifle. — Avec un peu d'imagination, je les vois même pénétrer, sous un volume réduit, dans nos appartements et aider nos ménagères à vaquer à leur besogne d'une chambre à l'autre, à se hisser sans fatigue au plus haut des armoires, pour y soigner le linge et les provisions. *(Les dames éclatent de rire.)*

Mme Minzoud. — Quand nous en serons là, monsieur Mistifle, il y aura belle lurette que mes armoires n'auront plus besoin de moi.

Mme Cafornet. — Mes pauvres jambes ne valent plus grand'chose ; mais j'aurai toujours plus confiance en elles qu'en tous vos biplans, monoplans, reste-en-plans et rataplans !

Bordon. — Tout ce que tu racontes là, Hector, c'est parfait. Qui vivra, verra. En attendant, tu serais bien gentil de me louer une de ces machines pour monter les hottées de fumier à nos vignes des Belles-Truches, tu sais qu'elles sont raides en diable.

Minzoud. — Oué, oué ; mais le plus pressé ne serait-il pas d'aller prendre un verre ? Qu'en pensent ces dames ?

Mme Minzoud. — Pour une fois, je ne dis pas non.

Mmes Cafornet et Bordon. — Ni nous, non plus.

Cafornet. — Voilà de bonnes Vaudoises ! Mais aussi cet air des Plaines-du-Loup est diantrement sec.

Minzoud. — Oué, oué... On jurerait même qu'il est salé.

Bordon. — A la cantine, à la cantine ! Dépêchons !

V. F.

Les Vaudois à Paris.

Dans un bon restaurant des boulevards, deux Vaudois de passage à Paris viennent de commander leur menu.

Le garçon qui les sert leur demande naturellement :

— Et comme vin, que désirent ces messieurs ?

Un peu embarrassé devant une carte des vins très fournie, et pour se donner le temps d'y réfléchir, l'un des convives s'écrie :

— Eh bien, pour commencer, apportez-nous une bouteille de Gollion.

Alors, le garçon, le plus gravement du monde :

— Je regrette, messieurs, mais ici nous n'avons pas de Gollion, nous n'avons que de l'Aclens...

Le garçon était un compatriote, originaire de Grancy, et l'à-propos de sa riposte lui valut un fameux pourboire !

SCÈNE PRÉHISTORIQUE

Adam, certain jour, dit à Eve :
Qu'il fait chaud dans ce paradis !
Et les cafetiers ont fait grève,
Ne pourrais-tu, ma mie, dis,
A ton époux tendre et fidèle,
Vivant portrait d'un demi-dieu,
Donner un peu de citronelle,
Quelque breuvage capiteux
Pour étancher sa soif ardente
Et calmer son gosier brûlant ?
Car la chaleur est étouffante
Et le soleil n'est qu'au Levant.
Jusqu'à la fin de la journée,
Hélas, devrais-je encor souffrir ?
Eve ! toi qui me fus donnée,
Tu ne voudrais me voir mourir !
Viens donc, et que ta main bénie
Sur ma lèvre se pose enfin,
Viens apaiser mon agonie
Fais-moi boire un nectar divin.
Mon pauvre ami répondit Eve,